

REM 2017



Civitella S. Paolo

Monastero S. Scolastica-Bose

PARTECIPANTI / PARTICIPANT(E)S

TRE FONTANE	Dom Giacomo	(Abate - Abbé Co-Président)
FRATTOCCHIE	Dom José	(Superiore – Supérieur)
ATLAS	Dom Jean-Pierre	(Priore/Prieur)
VIALE AFRICA	Dom Santiago	(Cons. A. G.)
BLAUVAC	M.re Anne-Emmanuelle	(Badessa/ Abbesse)
BONNEVAL	M.re Michèle	(Badessa/ Abbesse)
VITORCHIANO	M. Rosaria	(Badessa/ Abbesse Co-Présidente))
VALSERENA	M. Monica	(Badessa/ Abbesse)
NAŠÍ PANÍ	M. Lucia	(Piora/ Prieure)
SIRIA/SYRIE	M. Marta Luisa	(Superiora/ Supérieure)

INVITATI / INVITÉ(E)S

M. Luciana, O.C.	CORTONA	(Badessa/Abbesse)
Dom Emanuele, O.C.	PRA' D'MILL	(Priore/Prieur)

INTERPRETI / INTERPRETRES

Sr. Anne	Valserena	It. / fr.
Sr. Maria Teresa	Vitorchiano	Fr. / it.

SEGRETARIE / SECRETAIRES

Sr. Brigitte	Bonneval	francese/français
Sr. Sabina	Vitorchiano	italiano/italien

La réunion de la ReM a eu lieu à Civitella S. Paolo, communauté S. Scolastica-Bose, dans les alentours de Rome, dans un lieu agréable hors de la ville. Le climat dans lequel elle s'est déroulée se révèle toujours plus fraternel, libre et cordial.

Les Supérieurs des Maisons italiennes – Tre Fontane, Frattocchie, Vitorchiano, Valserena, Fons Pacis en Syrie et Nasí Paní en République Tchèque – et des Maisons françaises de la Région – Midelt, Blauvac e Bonneval – étaient présents ainsi que Dom Santiago, pour la Maison Généralice et, pendant quelques jours seulement, deux Supérieurs de Maisons de l'O. Cist, Mère Luciana, Abbessse de Cortona et le prieur de Prà d' Mill, Dom Emanuele. Dom Eric d'Aiguebelle et Dom Lino de Boschi étaient absents pour des raisons de santé.

La Réunion Régionale de cette année a été pensée surtout en fonction d'une préparation au prochain Chapitre Général de septembre. C'est la raison pour laquelle le partage des rapports de Maison – préparés en vue du chapitre Général – ainsi que la mise en commun de l'étude des documents de travail proposés par l'Ordre (la révision des votes 47-50 pris par le CG de 2014 ; la révision de la Cst. 67 ; celui sur le Père Immédiat) et les dialogues qui ont suivis ne seront pas présentés car ils feront l'objet d'un approfondissement, d'une élaboration et d'un synthèse au Chapitre Général.

Il a été demandé à Mère Monica de Valserena de faire le rapport de Région à présenter au Chapitre à Assise, à partir de ce qui avait émergé au cours des échanges qui tenaient compte de façon particulière de la grille de demandes proposée dans ce but.

Un point intéressant à notre programme a aussi été constitué cette année par un approfondissement de la spiritualité de nos Frères de Tibhirine avec une conférence sur la vision commune dans les écrits de P. Christian de Chergé, faite par sr. Bénédicte de Blauvac. Nous pensons publier cette conférence mais d'ores et déjà nous pouvons la mettre à votre disposition, en ce dossier, ainsi qu'une conversation avec Enzo Bianchi, fondateur de Bose, faite le premier jour de la réunion sur l'état actuel du monachisme et de son avenir en Europe. Les deux conférences ont suscité un grand intérêt.

Au cours de la Réunion on a procédé à l'élection de deux nouveaux Co-présidents. Ont été élus : M. Anne-Emmanuelle de Blauvac et M. Lucia de Nasí Paní qui succéderont aux Co-présidents sortants - Dom Giacomo de Tre Fontane et M. Rosaria de Vitorchiano – à la fin du Chapitre Général comme il est prévu par le Statut de la Région et pour trois ans.

Enfin, la ReM 2018, aura lieu à Nasí Paní du 13 au 21 juin.

CONVERSATION AVEC FR. ENZO BIANCHI**5 MAI**

Je suis très content d'être parmi vous. J'ai accepté plus convaincu de devoir vous écouter que de dire quelque chose. C'est pourquoi j'aimerais qu'il y ait un dialogue, une confrontation sur quelques thèmes qui nous tiennent tous à cœur et qui concernent la vie monastique. J'essaierai d'être très simple, de ne pas faire une conférence, mais je préfère vous donner des points sur lesquels nous pourrions nous confronter.

La première chose que je veux vous dire, c'est qu'en ce moment, la vie monastique vit sûrement une heure pascale et, quand on dit 'heure pascale' cela signifie une heure où il y a la mort et la foi en la résurrection.

Aujourd'hui, nous voyons avec grande difficulté l'avenir de nombreuses communautés qui sont devenues précaires. Une analyse très précise, que vous connaissez sûrement, a été faite par un abbé de Scourmont. Il a écrit dans *Collectanea Cistercensia* un article sur la précarité des communautés monastiques : je veux dire que cette crise touche toute la vie monastique ; il n'est pas question d'un Ordre seulement, mais c'est une question générale.

Ces jours-ci j'ai fait une conférence à l'Assemblée Générale des Mères Abbesses des Clarisses d'Italie, et les Présidentes de Fédérations me disaient qu'elles voyaient que la survie des monastères de clarisses était très précaire en Italie. Je connais assez bien la situation des monastères de moniales bénédictines et sur les monastères de trappistes, hommes et femmes, je n'ai rien à vous dire.

Il est vrai aussi que, ici et là, il y a des monastères qui montrent au moins à partir des vocations la possibilité d'un avenir mais ces 50 dernières années, au cours desquelles j'ai suivi la vie monastique en France, en Italie et en Belgique, je peux vous dire que des communautés tout en étant fleurissantes peuvent d'un moment à l'autre entrer dans une situation de précarité.

Un jour un Abbé Général me disait : « Dans notre Ordre cette communauté X, extraordinaire, c'est la communauté qui représente l'avenir des moniales de tout l'Ordre ». La communauté que je connaissais, que je fréquentais, j'avais fait plusieurs sessions monastiques avec la maîtresse des novices et autres membres chargées de la formation, et bien, en deux ou trois ans la communauté est devenue précaire et n'est plus la communauté dont se glorifiait l'Abbé Général en disant que c'était une des meilleures de l'Ordre, qui représentait l'avenir. C'est pour cela que je veux dire que nous devons, avant tout, nous sentir solidaires et même les communautés qui ont elles aussi de nombreuses vocations doivent se dire fragiles, pas précaires, mais fragiles oui.

Nous sommes dans le tournant d'une révolution anthropologique commencée dans les années '60 et on n'a aucune idée de ce que cela va donner pour nous et pour l'Eglise d'abord, et pour les Eglises. Le visage de l'Eglise se modifie de façon impressionnante et de façon inattendue.

Je crois que là où la mutation semble être plus lente, comme en Italie, dernièrement il y a une accélération des choses, exactement comme en Belgique.

Vous connaissez tous les pourcentages des années '60 pour toute l'Eglise Catholique : l'Eglise Belge donnait le plus grand nombre de moines, le plus grand nombre de moniales, le plus grand nombre de missionnaires, le plus grand nombre de prêtres. C'est aujourd'hui la réalité la plus catastrophique de toute l'Europe et nous devons même constater qu'aujourd'hui il y a des éléments antichrétiens, non anticléricaux, anticatholiques. Vous savez qu'en Belgique, chez les hommes, il n'y a pas une communauté qui ne soit pas précaire.

J'ai maintenant 74 ans et il y a 50 ans quand j'ai commencé à fréquenter Saint André à Bruges : ils étaient 160, aujourd'hui ils sont réduits à exactement 36. Je pense à la Pierre-qui-Vire : ils étaient 120 et sont réduits à 35. Ce sont des communautés qui n'ont pas eu de vocations depuis 15/20 ans ou, au plus, on enregistre un novice.

En 2016 l'annuaire de l'Ordre et de toutes les communautés Bénédictines a été publié par l'Abbé Primat ; il y a tous les novices, les professions simples, les professions solennelles. Il est impressionnant de voir qu'entre 2000 et 2015 de nombreuses communautés n'ont eu qu'une seule Profession solennelle. Cela ne permet pas à un monastère d'avoir un avenir.

Vous savez que la Congrégation des Religieux est en train de préparer une instruction à partir de *Vultum Dei quaerere* disant que le monastère qui n'a pas reçu de vocation depuis plus de 12 ans ne pourra plus recevoir de jeune. Cela inquiète de nombreux monastères ; *Vultum Dei quaerere* a été pensé pour les moniales et d'une certaine façon elle s'imposait mais, d'autre part, cause la souffrance comme dans le cas de ces moniales Clarisses, car demander à des communautés de se réunir, de changer de lieu etc. il faut reconnaître que c'est un médicament qui fait souvent mourir le malade.

Face à cette situation nous avons des communautés qui ont des vocations et qui vont bien. Dans votre Ordre je connais seulement Sept-Fons et bien sûr en Italie vos Sœurs. Les monastères bénédictins qui vont bien sont ceux qui ont fait une option 'traditionaliste'. Je suis ami avec le Père Abbé du Barroux, j'ai été le voir, il y a une bonne entente. Certes, les jeunes moines y sont nombreux et c'est impressionnant. Et le Barroux ne s'oppose absolument pas à l'Eglise du Vatican II, comme on peut le constater ailleurs ; l'opposition à la forme actuelle qu'a prise la vie liturgique et pastorale de l'Eglise catholique est forte, mais n'est pas idéologique. L'Abbé lui-même me dit qu'il n'est pas sûr qu'il y ait un avenir, car il constate un ralentissement des entrées.

Que dois-je vous dire avec clarté sur cette parésie dans l'Eglise face à cette crise ? Nous sommes à un moment où, dans l'Eglise même, la vie monastique n'est pas bien comprise ni appréciée et cela depuis longtemps. Paul VI avait une vision romantique et poétique de la vie monastique mais il l'aimait et il voulait un renouveau. On ne peut pas affirmer la même chose pour Jean-Paul II qui, à cause de son expérience de vie dans un milieu communiste, avait des difficultés à la comprendre. Aujourd'hui, dans l'Eglise catholique, la vie monastique est entrée dans une zone d'ombre, comme la liturgie. J'ai eu l'occasion d'en parler avec le Pape ; je lui ai dit : « Sainteté, les moines se sentent dans une zone d'ombre, ils ne sentent pas une grande attention à leur égard. » Je crois que ce n'est pas un cas qu'il n'y ait, depuis des siècles, un seul moine dans le Collège des Cardinaux.

Ce que je comprends c'est que toute l'organisation de l'Eglise ne donne pas beaucoup de place à la vie monastique : si la vie monastique est missionnaire, on la comprend encore, si elle

n'est pas missionnaire, on ne la regarde même pas. Par de nombreux aspects nous sommes dans une situation parallèle à celle des débuts du XIXème siècle, surtout dans l'Empire d'Autriche-Hongrie : ou la vie monastique prenait en charge l'éducation ou il n'y avait pas de place pour elle. Je suis convaincu qu'il y a des vocations monastiques, mais la 'politique vocationnelle' de l'Eglise est plutôt d'orienter les vocations au niveau de l'Eglise locale. La poussée missionnaire est terminée, les Instituts missionnaires en Europe, en Italie, n'ont plus une vocation. La pastorale vocationnelle vise en premier lieu : pour les hommes le sacerdoce, et pour les femmes leur insertion dans *l'Ordo Virginum*, au service de l'Eglise locale ou, encore, des formes de consécration séculière. D'un côté cela aggrave la crise monastique chez les hommes, mais aggrave davantage la vie monastique féminine car, dans une culture dominante où la femme est protagoniste et autonome, la forme de la *consecratio virginum* et la forme des Instituts séculiers donne sûrement à la femme des possibilités que la vie monastique ne lui offre pas. En Italie – et ça est une nouveauté de ces vingt dernières années - les Vierges Consacrées sont actuellement plus de 1500. Les formes de consécration séculières sont très nombreuses aussi, à partir des années '50. Là où il y a une pastorale vocationnelle on ne tient absolument pas compte de la vie monastique.

Enfin il y a une certaine instance qui affaiblit la vie monastique : c'est la possibilité que les évêques donnent à la vie érémitique. Les ermitages diocésains se multiplient en Italie et lorsque les évêques me demandent conseil et que je leur dis qu'une vie érémitique n'est pas possible sans une longue expérience de vie communautaire, ils ne savent pas quoi dire et laissent ces personnes un temps, puis ils leur donnent une liturgie et les destinent à cette forme de vie. Maintenant les femmes ermites sont relativement nombreuses.

Chez les femmes il y a aussi un phénomène récent : elles sortent de leurs communautés et vivent une vie d'ermit qui n'est presque plus monastique et sans aucune relation avec le monastère. Je connais beaucoup de moniales sorties de leur communauté à deux ou trois : une maîtresse des novices et sa novice, une ancienne mère abbesse et sa maîtresse des novices... Elles ne créent jamais de vocations car la fusion qu'il y a entre elles empêche la fécondité, mais elles trouvent toujours un évêque qui les accueille et leur donne... je ne sais pas quoi ! Souvent il n'y a que deux ou trois moniales qui font ce qu'elles veulent, de nouvelles sarabaïtes. Elles ne suivent pas un Ordo, ni une Règle, mais elles se prêtent à quelques signes religieux au sein d'une Eglise locale. On a essayé de faire l'année dernière un recensement de ces communautés d'ex moniales : il y en a plus de 300 et cela représente plus de 600 moniales. Il y a des difficultés qu'il faut regarder en face et avoir le courage de nous dire ce que parfois nous n'avons pas envie de nous dire !

Danièle Hervieu-Lieger, qui est une sociologue française proche de l'Episcopat français, a publié un livre de 1200 pages il y a six mois, avec des statistiques, des interviews, une analyse sociologique très bien faite pour le monachisme français. C'est un livre intéressant, même si elle met en lumière surtout certaines histoires monastiques, qui ont évolué pendant ces dernières années. Elle a très bien suivi l'affaire de Boquen - que les Cisterciens et les Trappistes connaissent bien - avec Bernard Besret. A ce moment-là Boquen était plus connu que Taizé ; dans les années '70, Boquen attirait plus de gens que Taizé. Elle a suivi toute la fondation à partir de Dom Alexis, qui était moine de Tamié, jusqu'à Besret et la crise qui a suivi. Elle suit très bien aussi l'aventure de Maredsous, avec Olivier du Roy. En Italie c'est moins connu, mais pour moi c'étaient les communautés que je fréquentais dans les années 60/70. A part cela, elle arrive à une analyse du monachisme actuel de façon très intéressante. A partir de ses études sociologiques elle affirme qu'il y a un avenir pour le monachisme et elle donne des données pour affirmer cela. Mes analyses ne

correspondent pas aux siennes mais un travail que j'ai fait pour le Conseil européens des Evêques touche ces points. Je vous les partage :

La première chose pour un avenir de la vie monastique est de comprendre que plus que jamais le problème aujourd'hui est de savoir si la vie monastique est 'icône parlante' de l'Évangile. C'est la référence à Jésus Christ qui doit retrouver un primat absolu même au regard des traditions monastiques particulières. Vous êtes tous témoins que jusqu'à il y a quelques années il était possible de faire appel à ses propres traditions : bénédictine, trappiste cistercienne, bernardine.... Cela a certainement toujours un sens, car on ne peut pas oublier la racine d'où on vient, le tronc qui nous soutient, mais les jeunes, les nouvelles générations écoutent la référence à l'Évangile. Je vois : dans ma communauté on a toujours parlé évidemment de la Règle de Saint Benoît, et aujourd'hui nous lisons et commentons les Règles d'Augustin, de Benoît et quelques passages de Basile, et naturellement la Règle de Bose, mais désormais la référence c'est l'Évangile. Ce recentrement sur Jésus Christ, je pense que la vie monastique doit le faire si elle veut avoir un avenir. Car, ou la vie monastique est vraiment un signe évangélique ou elle n'a aucune raison d'être dans l'Église.

Si il y a eu un théologien de la vie religieuse qui avait compris cela c'était un Jésuite, le Père Jean-Claude Guy, malheureusement jamais traduit en Italie ; il a écrit comme un testament son livre '*La vie religieuse, mémoire évangélique de l'Église*' où il méditait la fin de la théologie de la vie de perfection, d'une vie 'meilleure' et il la voyait comme une vocation chrétienne radicale à condition qu'elle soit signe de l'Évangile. Le pape François a répété plusieurs fois - et cela me désole - et je lui ai fait remarquer que dans « *Amoris Laetitia* » il y a une allusion au célibat au fond très négative car il dit : « Afin que ce ne soit pas une réponse à l'individualisme ». Il n'y a pas un seul mot positif sur le célibat et j'ai dit au Pape «Mais vous vous rendez compte que dans l'Église orthodoxe il aurait été impossible de faire un Synode sur le mariage sans parler en même temps de l'annonce du célibat ? »

Il y a une deuxième chose qui me semble importante outre ces points, en référence à Jésus Christ et à son Évangile: aujourd'hui, le célibat n'est pas un grand signe prophétique, ni même l'obéissance car comme elle est pratiquée aujourd'hui elle me semble peu prophétique, ni même la pauvreté que nous n'arrivons pas à vivre de façon prophétique. Le seul signe prophétique qu'un monastère peut donner aujourd'hui, je crois, c'est la vie communautaire et c'est la chose la plus exigeante dans nos communautés. Aujourd'hui, c'est la vie la plus difficile et au contraire, c'est celle qui devrait être la plus cohérente avec le seul signe que Jésus nous a donné : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Gv.13,35)

Dans un monde où il y a la culture 'single', le célibat ne dit plus rien aujourd'hui. Il n'a plus rien de scandaleux. Actuellement dans le Piémont, à Turin les '*single*', ceux qui vivent le célibat, sont plus nombreux que les personnes mariées civilement ou religieusement. Et pour ce qui est de notre pauvreté, quelle pauvreté vivons-nous face aux personnes qui ont du mal à boucler le mois, avec la crise, et qui n'ont pas d'argent ? Nous, en communauté, et vous le savez, il y a toujours quelque chose à manger tous les jours.

Au contraire, la vie en commun, la *communio*, devrait être ce qui enseigne et qui est signe évangélique pour les hommes et les femmes de notre temps. De là deux choses émergent, et j'ai fini mes réflexions .

Le monachisme doit offrir une vie crédible, qui donne confiance et doit faire tomber toutes les iconostases. Cette 'pathologie des iconostases' qui montre à l'extérieur ce que nous ne sommes pas dans la vie réelle en son sein, si une fois c'était une des raisons pour laquelle les gens nous

regardaient, maintenant les gens sont méfiants. Ils ne veulent pas rencontrer des silhouettes monastiques mais des hommes et des femmes concrets, sur lesquels on peut compter.

La deuxième chose est la gratuité. Il est très difficile de démontrer que nous voulons vivre une vie dans la gratuité et, dans ce sens, sans même une reconnaissance particulière de l'Eglise. Nous moines – surtout si nous demeurons fidèles à la nature non-cléricale du monachisme des origines – nous avons la grâce de ne pas devoir faire carrière ; nous sommes empêchés de faire carrière dans l'Eglise : on ne peut devenir ni monseigneur, ni rien. C'est une grande grâce ! Mais elle doit se montrer en gratuité. Les personnes doivent lire la gratuité de notre vie, de l'accueil. Cette gratuité, je crois, se montre dans deux choses :

- la liturgie. Que cela ne vous semble pas étrange. Mais notre liturgie doit être une liturgie vraiment gratuite, une liturgie qui ne naît pas d'un devoir, qui ne naît pas d'une pastorale comme peuvent le faire des prêtres. Mais totalement gratuite.
- et l'accueil, cette attitude qui n'a pas de barrière, qui ouvre tous ses espaces, avant tout l'espace de son cœur.

Je n'aime pas parler de 'vie prophétique' et j'ai dit au Pape que je ne suis pas content quand, en parlant aux moines et aux moniales, il a ces expressions « Vous êtes les sentinelles de la nuit, vous êtes les phares... » C'est tout un romantisme qui ne sert à rien. Quand on se regarde en conscience, quand on regarde en conscience nos communautés, c'est très difficile d'affirmer qu'on est des sentinelles et des phares. Nous sommes nous aussi de pauvres chrétiens ! Au contraire, je pense que l'accent doit être mis sur ce que je vous disais : la radicalité évangélique qui est signe, la communauté, la gratuité.

Faire une théologie de la vie monastique est quelque chose de très difficile. Depuis des années on me demande d'écrire une réflexion articulée sur cela, mais je l'ai déjà fait, il y a de nombreuses années, dans le livre « Nous ne sommes pas meilleurs » qui a été traduit en français. Récemment j'ai lu beaucoup de livres parus sur la vie monastique, entre autre un moine bénédictin de la communauté de Wavreumont, en Belgique, le P. Simon-Pierre Arnold. Dans les années '80 il a fait une fondation au Pérou, qui n'a pas réussi. En 1990 il y est retourné ; je crois que le nombre des moines n'atteint pas 7 membres, c'est très précaire, mais il a su l'étendre. C'est certainement un homme intelligent. Les livres qu'il écrit sont outrés, à la limite, pas toujours partageables, parfois les choses qu'il dit m'affolent, mais je comprends qu'elles sont intelligentes et elles nous interpellent. Il a écrit 2 ou 3 livres sur la vie religieuse, en français ou en espagnol. Je vous répète, c'est limite. Si on s'inquiète à lire ces ouvertures, c'est mieux de ne pas le lire. Ce n'est pas un révolutionnaire ; il a parfois des affirmations très fortes, mais selon moi il repère un chemin pour la vie monastique.

Même théologiquement il arrive à faire des affirmations très fortes, par exemple il en arrive à dire que « dans sa situation actuelle c'est bien que le monachisme accepte des vocations provisoires, quelqu'un qui fasse des vœux pour quelques années. » Bien sûr ces propositions ne sont pas nouvelles, mais parfois elles me semblent un peu hasardeuses. Mais elles nous interrogent. Je dois dire que je ne les approuve pas, mais elles m'interrogent et me demandent ce que je pense pour l'avenir de notre vie. J'ai aussi pensé l'appeler pour qu'il vienne en communauté pour entamer un dialogue avec moi, en invitant d'autres abbés, abbesses et voir ensemble ses positions.

J'avais dit que je n'avais grand-chose à vous dire et je voudrais maintenant vous entendre, surtout je voudrais que s'instaure une solidarité monastique dont jusqu'à maintenant on pouvait se passer. On pouvait être autoréférentiels. C'est fini, la crise nous a libérés de l'autoréférentialité. Aujourd'hui, je crois, nous devons nous aider réciproquement, et je le dis par expérience directe, en pensant à l'aide que Mère Anne-Emmanuelle a donné et est en train de donner encore à notre

communauté. Avec les bénédictines on aussi voulu faire cela. Plus nous rechercherons ensemble l'obéissance à l'avenir et à l'Évangile plus nous aiderons le monachisme, autrement c'est de notre responsabilité si le monachisme dépérit jusqu'au point de disparaître.

Points d'éclaircissements

après la conversation de Fr. Enzo Bianchi

- La vie consacrée n'est pas tant une "vie meilleure", qu'un devoir, une responsabilité pour "une plénitude d'humanité" parce que c'est la déclinaison de l'Évangile du Christ qui est plénitude pour l'homme. Chaque tradition particulière de la vie consacrée a, en ce sens, une lumière importante à laisser allumé, car les hommes n'ont jamais cessé de la rechercher, ni même à notre époque qui veut dépasser l'humain avec le trans-humanisme : aujourd'hui, c'est le moment de renforcer les racines.

- la Règle de Saint Benoît qui puise ses sources chez Cassien et dans la tradition anachorétique égyptienne a été "enrichie" par les Pères Cisterciens par l'interprétation qu'ils en ont faite avec la *schola caritatis*, en insistant sur la charité fraternelle. La nouvelle compréhension anthropologique présente dans l'Église aujourd'hui manque d'enseignement sur la vie commune ; on retrouve la même chose dans la tradition monastique Orientale ; c'est la raison pour laquelle il est si important que notre tradition cistercienne mette un accent plus fort sur la vie commune que ce que la Règle contient. C'est un service d'Église, surtout pour les jeunes qui aspirent à la vie monastique et qui sont disposés à observer et vivre les pratiques ascétiques comme le jeûne, les règles, les observances, les horaires mais qui ont du mal à accepter la charité fraternelle, l'obéissance réciproque et la vie commune.

- Les piliers de la vie commune :

- a) une bonne communication, privée de murmure qui est le pire des venins dans une communauté : pas tant celui contre les Supérieurs, mais surtout parce qu'il est source de division entre les frères ;
- b) le partage des décisions, à savoir la recherche d'une « synodalité », d'un consensus partagé ;
- c) la formation, qui permet une maturation réelle chez les candidats à la vie monastique. Pour un accompagnement durant la formation il faut au moins deux personnes différentes et les difficultés qu'il y a dans les communautés -pour trouver plusieurs personnes qui puissent assurer une telle tâche- sont réelles, surtout pour l'initiation à une vie spirituelle, mystique. La communauté est incontestablement formatrice, mais on ne peut pas ne pas prendre en compte que quelqu'un ait le rôle d'accompagnateur/trice.

- La 'relation fusionnelle' dans le domaine de la formation est une relation qui tend à se vivre psychologiquement ou affectivement comme un rapport conjugal. Il n'est pas dit qu'il y ait l'exercice de la sexualité mais quand cette relation cesse, on se retrouve dans une situation difficile. Cette tendance à la "relation fusionnelle", à la recherche d'être "compris" que l'on rencontre aujourd'hui conduit facilement à persévérer dans la vie monastique sans un discernement

authentique sur soi. Pour cela, à un certain point, il est nécessaire de changer d'accompagnateur pour arriver à un discernement réel.

- Le discernement met parfois devant des choix "hasardeux" et demande une certaine ouverture au risque. Il est important de ne pas le rendre idéologique : il faut du courage et nous devons courir le risque.

- Tout ce qui a été dit ci-dessus vaut aussi dans le cas de situations particulières de certaines communautés : le vrai problème est qu'il y ait des personnes qui aient une force de vie et de l'énergie. Une communauté monastique dépend, en grande partie, de l'autorité. Si l'autorité est vivante, la communauté se développe comme un écosystème. Si le centre, un petit groupe, l'abbé ou l'abbesse sont vivants et ont de l'énergie, ils développent la vie.

Tibhirine, « l'incarnation continuée. »
 « **Personne n'a de plus grand amour que de donner sa vie.** » Jn. 15, 13

Introduction

A la suite de mon intervention de l'an passé à la REM, Mère Rosaria m'a demandé de travailler sur les motifs qui ont permis à nos frères de Tibhirine de rester en Algérie jusqu'au bout comme communauté. Qu'est-ce qui les a aidés dans leur cheminement à faire toujours plus et mieux corps et qui, aujourd'hui encore peut nous inspirer dans la droite ligne de notre vocation cénobitique.

A plusieurs reprises dans son journal, Christophe note une transformation dans les relations fraternelles après la visite de Noël 93. Un exemple, le 6 mars 1994 : « Dans la nuit du 24 au 25 décembre, on est passé de la maison au corps. »

Suite à un échange communautaire précisément sur ce qui a changé depuis 18 mois, Christian lui-même dans un chapitre du 28 mars 1995 s'exprime ainsi : « C'est toujours la même aventure pascale qui ne s'étonne pas que la croix soit au rendez-vous et qui parle d'enfantement là où on ne verrait qu'une agonie, et qui sait la Présence malgré les ténèbres plus opaques. »

C'est deux remarques choisie parmi une multitude d'autres témoignent d'une prise de conscience et d'une véritable synergie avec la grâce reçue à Noël 1993 lors de la visite du GIA. Je ne résiste pas à vous lire un extrait de la dernière lettre de frère Luc, écrite trois jours avant l'enlèvement, le 24 mars 1996 : « Ici la violence est toujours au même niveau, bien que la censure veuille l'occulter. Comment en sortir... je ne pense pas que la violence puisse extirper la violence. Nous ne pouvons exister comme homme qu'en acceptant de nous faire image de l'Amour, tel qu'il est manifesté dans le Christ, qui juste a voulu subir le sort de l'injuste. »

Déjà dans ces quelques citations, nous percevons quelque chose de ce qui anime nos frères en ces jours terribles. Chacun a son style, des accents qui lui sont propres mais à l'évidence ils avancent tous au pas de Jésus, ne lui préférant rien, même pas leurs vies. Ils marchent non pas de manière solitaire mais en frères comme nous allons le voir dans ce qui va suivre et qui caractérise leur cheminement tellement éclairant pour nos propres communautés, ici et maintenant.

J'ai choisi de commenter pour vous le récit fait par Christian de Chergé des événements de Noël 1993, en mars 96 lors d'une retraite à Alger. (En écho, vous trouverez aussi sur vos feuilles de brefs extraits d'une relation faite par Christophe.) Pourquoi ce choix d'un récit ? Parce que l'Évangile est lui-même une histoire inspirante qui continue à s'écrire à travers la vie d'homme et de femmes engagés sur la « voie de l'amour. »

Avant d'aborder ces textes, je désire vous donner une clé de lecture qui s'est imposée à moi en travaillant les écrits des frères particulièrement entre 93 et 96. La trajectoire de la communauté s'éclaire à la lumière du mystère de l'Incarnation. « Ce qui s'est passé aux heures de la Passion c'est de l'Incarnation continuée » note Christian dans un Chapitre du 30 janvier 96, dans une ultime série intitulée « Le charisme du martyr. » Tout est dit de la vocation baptismale, de notre vocation monastique, de celle de nos frères de Tibhirine :

prolonger l'incarnation jusqu'à l'extrême du don dans les circonstances historiques qui sont les nôtres pour que « tous les hommes soient sauvés. »

Une coïncidence ces dernières semaines m'a amenée à relire des textes de saint Bernard en dialogue avec mère Anne-Emmanuelle et notamment le récit du songe où Bernard assiste à la naissance du « Verbe-enfant », rapporté par Geoffroy d'Auxerre et Guillaume de Saint Thierry. Ce songe est à l'origine de ce que Bernard appellera « l'avènement intermédiaire » et dont le commentaire du *Cantique des Cantiques* est le déploiement. Cet avènement nos frères l'ont vécu comme nous avons à le vivre chacun, chacune dans l'ordinaire et la simplicité de nos vies consacrées à Dieu. Oui, pour moi, pour nous, « Vivre c'est le Christ ! » Voilà le fil rouge ; le seul qui ne se rompt jamais dans nos vies orientées avec Jésus vers le Père.

« Connaître Jésus afin de naître avec Lui, en Lui. (...) Devenir, en Lui : Celui-là que Dieu appelle : mon fils, ma fille, bien-aimé(e) et connaître le Père au fil de mon histoire humaine devenue éternelle – déjà. » Frère Christophe, H. 28 décembre 1990

Lecture du récit de Christian et commentaire

I Sous le signe du Don : une incarnation toute entière pascal

« Nous avons été obligés à ce moment-là de faire ce raccourci, de rester dans la grâce de Noël, en acceptant de vivre le mystère pascal. »

Nous retrouvons ici une constante de la pensée de Christian qui exige un éclairage théologique : l'Incarnation est tout entière pascal, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans cet élan d'amour qui, de toute éternité, entraîne le Fils vers le Père dans une action de grâce ininterrompue pour la vie filiale reçue de cette Source intarissable.

« Il y a éternellement de la Pâque en Dieu écrit Christian dans une série de Chapitre consacrée à la liturgie. Dès lors qu'il y a volonté, don, amour, il y a Pâque. Le mystère de Dieu est pascal et c'est ce mystère qui s'est "réalisé" au sens le plus concret, d'abord dans la création, puis en s'ajustant à l'homme dans tous ses états, y compris celui de pécheur. C. Mardi 15 mars 1994

Dans cette perspective, ce qui fait l'essence de la Pâque, ce ne sont ni la mort ni les souffrances endurées par le Christ ni même sa résurrection mais dynamisme du Don qui anime Jésus depuis sa conception (et avant lui, le Verbe) et qui, aux jours de sa Passion, va pouvoir s'exprimer totalement. De fait, l'élan du Fils vers son Père culmine au moment de sa mort. Enfin, il peut tout donner comme il l'a toujours désiré et recevoir en plénitude le Souffle divin. Il en sera de même pour chacun de nous !

Assimiler Pâque à la mort/Résurrection du Christ serait réducteur pour Christian. « Il faut tenir que le mystère pascal est aussi extensif que l'Incarnation, c'est-à-dire que la vie humaine et vice versa. Et Jésus nous apprend qu'elle a vocation d'éternité, y compris et surtout peut-être en son passage par la mort (corporelle). » C. Jeudi 1^{er} février 1996

De fait ce don ultime, cette montée définitive vers le Père ont été préparés par trente années obscures d'offrande cachée, dans une vie somme toute banale. N'était-il pas le fils du charpentier ?

Nos frères ont vécu une tension féconde de Noël 93 à mai 96 : continuer à poursuivre leur chemin d'incarnation (*grâce de Noël*) dans la droite ligne de leur consécration monastique en sachant que d'un instant à l'autre, leurs vies pouvaient leur être enlevées de façon violente comme cela s'était passé à Tamesguida ! (*en acceptant de vivre le mystère pascal*, j'ajouterais dans la logique de l'incarnation où la mort fait partie de la vie et n'est donc pas « extra-ordinaire » pour ceux qui ont fait profession de tout donner « *usque ad mortem*. ») C'est ce que leur exprimait Dom Bernardo en leur rappelant que l'Ordre avait davantage besoin de moines que de martyrs.

Écoutons encore une fois Christian dans une homélie du Jeudi Saint 1994 : « Prendre un tablier comme Jésus, cela peut être aussi grave et solennel que le don de la vie... et vice versa, donner sa vie peut être aussi simple que de prendre un tablier. Nous le redire quand les gestes ou les déplacements du quotidien d'amour deviennent lourds de cette menace qu'il faut aussi partager avec tous. »

Nous allons maintenant voir concrètement comment ce don s'est décliné pour nos frères dans une vie très proche de la nôtre...

Il «D'un morceau de pain il a fait tout son évangile. »

« La première chose à vivre, c'était, deux heures après [la visite du GIA], de célébrer la vigile et la messe de minuit. »

Après avoir frôlé la mort, célébrer la naissance du Prince de la Vie dans une fidélité toute simple à « l'Évènement » bien plus fondamental que les événements qui traversent nos existences et risquent de masquer l'essentiel. Dans ce contexte de violence, l'Eucharistie va prendre au long des jours un relief tout à fait particulier.

La veille de sa passion, Jésus a voulu anticiper sacramentellement le don total et définitif qu'il ferait de lui-même sur la croix à travers deux gestes : la consécration du pain et du vin et le lavement des pieds accompagnés de cette invitation pressante : « Faites cela en mémoire de moi. » Il remercie par anticipation le Père pour tout ce qui va advenir, certain que sa volonté de ramener à Lui tous ses enfants dispersés est en train de s'accomplir sous le voile de circonstances troublantes.

En communiant au Corps et au Sang du Fils de Dieu, qui, pour reprendre les mots du Concile s'est « en quelque sorte uni à tout homme » nous acceptons d'entrer en fraternité avec le premier venu, sans discrimination. Le lavement des pieds c'est-à-dire la charité en acte en est la conséquence visible. Telle est la logique de l'Incarnation pascale...

Impossible de ne pas citer un long extrait de la dernière homélie pour un Jeudi Saint de Christian de Chergé, prononcée à Fès en 1994 et qui déploie ces réalités de façon extrêmement émouvante.

« Dieu a tant aimé les hommes qu'Il leur a donné son Unique: et le Verbe s'est fait FRERE, frère d'Abel et aussi de Caïn, frère d'Isaac et d'Ismaël à la fois, frère de Joseph et des onze autres qui le vendirent, frère de

la plaine et frère de la montagne, frère de Pierre, de Judas et de l'un et l'autre en moi.

L'Heure est venue pour Dieu d'apprendre ce qu'il en coûte d'entrer en fraternité. Fils unique il est venu (d'auprès de Dieu). Frère à l'infini des hommes, il s'en retourne auprès de Dieu, entraînant la multitude jusqu'à l'extrême de l'Unique.

C'est un exemple que je vous ai donné la leçon de choses est là, sur la table, avec ce pain et cette coupe à partager, mais le livre du Maître, c'est ce geste de serviteur cœur et corps livrés, là, de pieds en pieds, de frère en frère, pour graver la mémoire.

"Mon frère et ma sœur, et ma mère, ce sont ceux-là qui feront, aux plus petits de mes frères, ce que je vous ai fait là".

Rien de plus pur désormais qu'une multitude de frères s'aimant de proche en proche jusqu'à l'extrême de la patience et de la compassion, afin qu'aucun ne se perde de ceux que JESUS, notre frère, offre ce soir à son Père comme son propre Corps et son propre Sang. »

La densité de ce texte, sa profondeur abyssale nous invite davantage à le méditer qu'à le commenter... et surtout, il demande à prendre chair en nos humanités de moines et de moniales qui chaque jour communions à l'entièreté de ce Mystère.

Il y aurait beaucoup de choses à ajouter sur la Prière des Heures qui rejoint si profondément la *salât* musulmane en scandant la journée monastique comme elle rythme la vie du croyant en islam et aussi sur la *Lectio divina* tellement présente dans le journal de frère Christophe. Comme il le note dans sa recension, « Les mots des psaumes résistent, ils font corps avec la situation de violence, d'angoisse de mensonge et d'injustice. (...) »

Je me contenterai de relever ce que Christian rappelait à ses frères en 1995, au cœur de la tourmente. Faisant allusion à ce qui s'est passé vingt ans plus tôt, lorsque menacé d'expulsion les frères ont abandonné la devise de Staouëli : « Par l'épée, la croix et la charrue », triste héritage du général Bugeaud, pour en adopter une plus conforme à une vie contemplative. « En 1975, nous nous étions voulus "Priants parmi d'autres Priants". Il avait fallu une mesure précise sur notre "lieu" pour que nous en arrivions à cette définition à la fois simple et précise : "priants parmi ces priants autres..." La nouvelle menace qui pèse sur nous ne change rien à cette réalité. Notre meilleure sécurité est d'en garder conscience. C'est ce signe que Dieu a osé en nous rassemblant ici. » C. Jeudi 23 février 1995

La prière, sous ses multiples formes est la continuation de notre participation à l'Eucharistie, sa diffusion par capillarité dans nos existences et au-delà dans tout le Grand Corps du Christ... Commentant nos Constitutions, Christian écrit ces lignes qui termineront cette approche forcément trop succincte du fondement de nos existences : « La CST 18 dit encore la place de l'eucharistie comme vraie centre de la fraternité. C'est la participation au mystère pascal du Seigneur qui rend plus étroite la communion des frères entre eux et avec l'Église entière. Ce qui est vrai de l'Eucharistie l'est de tout notre Office. C'est ainsi le sens profond de la vie monastique et de la communion des frères qui s'affermissent et s'accroissent dans la célébration liturgique, signe et gage d'une réalité fraternelle qui ne passera pas. » C. Mercredi 6 novembre 1985

III Une vie très ordinaire, une vie simple.

« Notre salut ça été d'avoir toutes ces réalités quotidiennes, à continuer à assumer : la cuisine, le jardin, l'office, la cloche... jour après jour. »

Continuer, assumer, ce qui est à faire voilà ce qui a été salutaire pour nos frères même si le prix à payer se fait sentir comme un tribut à verser à la vérité de l'incarnation. Christophe note dans son récit des événements : « Nous sommes un peu accablés, fatigués là, au creux des épaules. (On se couche plus tôt !) Eh oui, c'est le travail de la foi ! »

Après avoir énuméré les points forts qui ont permis à la communauté de tenir dans la tempête à la suite à la visite de Noël, il termine ainsi : « Pardon, il y a encore autre chose, c'est de manger, c'est de boire ensemble. Ah ! Les frites du toubib... délivrées uniquement sur ordonnance, comme le miel du rucher ! » Jésus n'a-t-il pas mangé et bu avec ses disciples jusqu'à faire d'un repas le sacrement du don ?

Et Christian de souligner dans un chapitre du 28 mars 1995 : « D'autres ne peuvent plus exercer leur contrat professionnel. Le nôtre n'est pas remis en cause, au contraire : la prière et nos travaux (terre, notamment) retrouvent dans la situation comme un surcroît d'urgence. Si nous avons refusé la plupart des mesures sécuritaires, c'est bien parce que cela mettrait en danger tout notre équilibre à ce niveau-là où nous savons ne dépendre que de la fidélité de Dieu, ne pouvoir faire confiance qu'aux moyens qu'il nous donne pour continuer de croire en ce que nous sommes par une gratuité d'appel. »

La dimension eucharistique de notre vie de tous les jours est évidente pour Christian. « Si le culte est si ordinaire, c'est pour que notre vie la plus ordinaire, écrivait-il déjà le 18 mai 87, à l'occasion c'est pour que notre vie la plus ordinaire s'éveille à sa capacité d'être liturgie tout entière. »

Ne pouvant pas partager le Don du Pain et du Vin consacrés avec leurs voisins musulmans, nos frères ont vécu avec eux « le partage eucharistique de tout le quotidien. » Qui dit partage, dit réciprocité. Toute proportion gardée, de même que le Don de Jésus a besoin de nos communions fréquentes pour s'actualiser dans le monde, de même le don de nos frères à l'Algérie – leur lieu d'incarnation – n'aurait pas pu exister sans l'accueil réservé par leurs voisins et associés. « Nous ne pouvons prétendre leur donner Jésus, de quelque façon, écrivait-il le 9 février 1995, sans recevoir d'eux Jésus, de quelque façon. Ceci aussi fait partie du conditionnement même de l'Incarnation. Il y a interdépendance mutuelle. Beaucoup n'ont pas reçu Jésus... mais à ceux qui l'ont reçu il a donné de devenir ce qu'il était lui-même, non pas seulement chrétiens, mais bien mieux que cela, enfants de Dieu. »

Christian voit dans cette fidélité réciproque une exigence et aussi une conséquence du vœu de stabilité. « tenir et de tenir ensemble : *cum-stare*, comme la ville de Dieu où "tout ensemble fait corps » « Avec cette nuance que les événements ont peut-être ajoutée à notre charisme : ce lieu a d'autres habitants qui sont aussi nos frères de constance dans ce quotidien difficile. Nous sommes liés, au moins pour le moment et par consentement mutuel, au bonheur de paix que le petit peuple qui nous entoure ne cesse d'espérer pour le pays tout entier en continuant, notamment, à nous faire une place, refusant ainsi de se reconnaître dans une Algérie qui chasserait les étrangers ou dans un Islam qui exécuterait les non-musulmans. » C. Jeudi 14 décembre 1995.

IV. La communion des saints, un mystère en urgence d'incarnation

« L'Église, c'est l'incarnation continuée. Elle a été choisie pour continuer l'incarnation et elle n'a que nous pour la continuer. Au jour le jour, elle ne peut compter que sur nous, comme le disait le légat du pape, pour le meilleur et l'au-delà du pire. »

Dans sa présentation la communauté précède son engagement définitif en 1976, Christian écrivait : « Dans le sang de cet ami [Mohammed] a commencé un pèlerinage vers la communion des saints où chrétiens et musulmans partagent la même joie filiale. »

Nous touchons ici au cœur du cœur du mystère sur lequel la mort de Mohammed est venue jeter une lumière crue, la communion des saints et qui va prendre consistance humaine dans la communauté de Tibhirine sous la poussée de l'histoire. - Je crois profondément que nous sommes au point névralgique de ce que les cisterciens ont à verser au trésor de l'Église.

Le 19 janvier 1995, le prieur partage à ses frères cette conviction : « La communauté consacrée est par vocation signe de communion... » Un mois plus tard, le 18 février, à propos des pères blancs de Tizi Ouzou il écrit : « Avec la communauté de Tizi Ouzou, on est passé du signe à la réalité (...) Le signe qu'ils nous laissent demeure expressif du sens ultime de toute communauté religieuse qui est d'anticiper la communion des saints. » Aujourd'hui, nous pouvons dire la même chose à propos de la communauté de Tibhirine et si Dieu veut, un jour nous pourrions le dire chacune de nos communautés.

La communauté monastique est une *ecclesiola* qui a reçu la mission de donner à pressentir la communion de saints, de la faire goûter par anticipation. Nous revoilà au cœur du mystère de l'incarnation, du mystère eucharistique. Jésus s'incarne, fils unique et remonte vers son Père multitude. « Le grain meurt et ressuscite fruit nombreux » écrivait François-Xavier Durrwell dont Christian était un fervent lecteur. En épousant notre humanité pour lui faire don de la filiation divine, le Christ devient notre frère instituant entre nous une fraternité sans frontière.

Au cours d'une retraite prêchée au Maroc à des petites sœurs de Jésus en 1990 Christian s'exprimait ainsi : « Avec l'Incarnation, Dieu est entré en fraternité, mais il faut poursuivre l'Incarnation jusqu'au bout, et le plus extraordinaire du mystère de l'Incarnation, ce n'est pas que Dieu se soit fait homme, mais c'est que l'homme soit en Dieu, c'est qu'une humanité semblable à la nôtre, et, *inch Allah*, la nôtre un jour, se retrouve en Dieu. Mystère d'Ascension. Avec l'Incarnation, la fraternité est entrée en Dieu. Désormais il y a de la fraternité en Dieu. C'est ainsi que nous pouvons nous appeler "petits frères" et "petites sœurs" »

Oui, « Le Verbe s'est fait frère », à nous d'en tirer toutes les conséquences... « Pour le meilleur et l'au-delà du pire. »

Conclusion :

Dieu « **veut que tous les hommes soient sauvés** » 1 Tim 2, 4.

En quelque sorte nous venons de parcourir le chemin qui autorise à « espérer pour tous » selon la belle expression du théologien Urs Von Balthazar et de prendre une part active au salut à la suite du Christ Ressuscité comme ont su le faire nos frères avec une belle unanimité.

De même que le Christ en s'incarnant a assumé la totalité de l'existence humaine, sanctifiant toutes les dimensions de nos existences, de même nous avons à poursuivre son chemin d'incarnation avec la certitude que rien de ce qui est humain n'est secondaire ou méprisable. Du jardin à l'église, du lit de malade à la table eucharistique, tout prend sens dans la dynamique du Don qui nous ouvre à plus grand que nous et tisse les relations.

« Il y avait hier matin, au chapitre, une lumière très douce entre nous : nous étions 'tout regard' à l'écoute les uns des autres : à l'écoute de toi. » Et encore : « Je suis témoin d'un beau détachement : chez Célestin, chez Jean-Pierre et je le vois en chacun de nous. Quelqu'un nous attire. Une préférence nous oblige. » (Frère Christophe, 13/03/95 et 19/09/95)

Oui, la vie de nos frères était donnée comme le soulignera Christian dans son Testament, comme est donnée la vie d'une mère de famille, d'un ouvrier consciencieux dans son travail, d'un prêtre en paroisse. Le Concile le rappelle avec force au n° 38 de *Gaudium et Spes*: « La voie de l'amour (*viam dilectionis*) est ouverte à tous les hommes et l'effort qui tend à instaurer une fraternité universelle n'est pas vain. Il [Le Verbe de Dieu] nous avertit aussi que cette charité ne doit pas seulement s'exercer dans des actions d'éclat, mais, et avant tout, dans le quotidien de la vie. »

Nous avons à tout mettre en œuvre pour offrir « ensemble » - c'est ce petit mot emprunté à la Règle de Saint Benoît qui compte ici - une visibilité à cette *viam dilectionis* qui s'enracine pour nous dans une vie eucharistique. Elle seule peut « transfigurer la violence du monde en geste d'offrande totale » comme l'écrivait Marguerite Léna au lendemain de la mort de Roger Schutz, « un geste eucharistique qui en change la substance en amour et en pardon, de manière aussi radicale, aussi mystérieuse que le geste sacramentel, fait du pain commun le Corps du Seigneur. »

« Nous sommes en situation d'épiclèse » notait encore frère Christophe...

Sr. Bénédicte de la Croix, ocsa, Abbaye « *Notre Dame de Bon Secours* », Blauvac, France.